

Escales

atelier le balto

Marc Pouzol
Véronique Faucheur
Marc Vatinel
Bérengère Chauffeté

collection la nécessité du paysage
DIRIGÉE PAR JEAN-MARC BESSE

parenthèses

Remerciements

Merci aux initiateurs de ce livre et notamment Jean-Marc Besse et Bérangère Chauffeté.
Merci à ceux qui ont contribué et témoigné : Martin Allik, Brigitte Franzen, Ludivine Gragy, Nils Hoff, Wilfried Kuehn, Nil Lachkareff, Valentine Meunier, Yann Monel, Stefano Olivari, Chloé Sanson, Angelika Stepken, Johanna Ulmer.
Et merci aux photographes : Marie Joubert, Yann Monel, David Hiepler et Fritz Brunier.
La famille Cinquin pour leur Domaine des Braves.

Copyright © 2018, Éditions Parenthèses, Marseille.
www.editionsparentheses.com
ISBN 978-2-86364-411-9





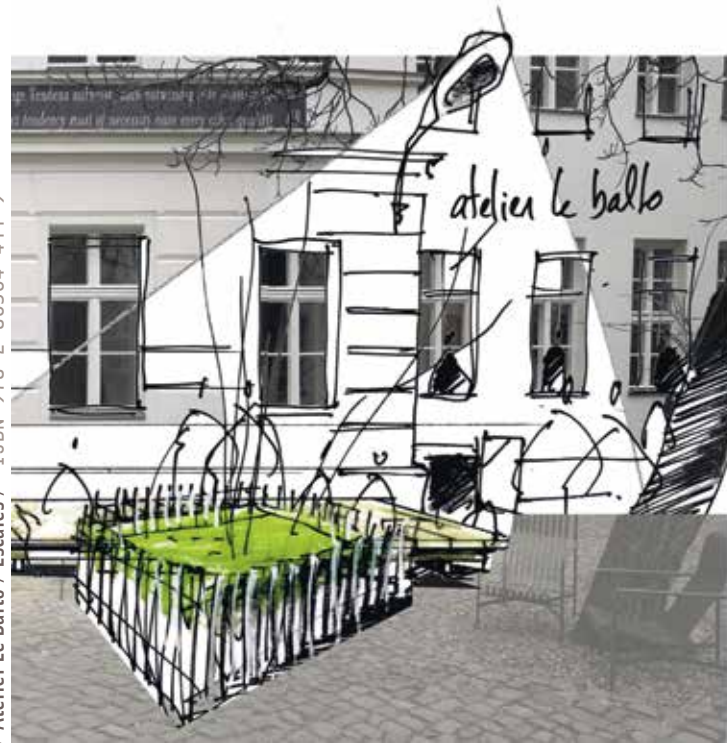
Nous ne voulons figer aucun lieu, nous rentrons dans leur dynamique, dans leur histoire, nous faisons et suggérons un devenir possible. Nous amenons de la vie par le végétal... toujours surprenant.

Nous ne sommes pas des architectes de l'extérieur, nous sommes des planteurs et des semeurs d'espaces. Nous savons donner les bonnes conditions de croissance aux plantes afin qu'elles transforment au fil des saisons les espaces que nous avons, un jour, investis.



Un atelier berlinois

Bérengère Chauffeté



L'atelier le balto fut créé à Berlin au début des années 2000, par Marc Pouzol et Laurent Dugua, dans une ville en reconstruction, dont le ciel si présent et le sol si sableux fascinaient les jeunes paysagistes. Ils y prirent racine et il semble que les couleurs et l'atmosphère de Berlin ont teinté leurs projets : ocre des fers à béton, gris fendillé des bitumes, bois des palissades et coupe nette dans l'asphalte. Cette ville aura contribué à l'élaboration d'une identité forte, à la constitution d'une signature.

Contrairement aux nouveaux grands quartiers et centres commerciaux qui sortent de terre à Berlin, le travail de l'atelier le balto se caractérise par la légèreté d'intervention et le rapport aux sols et aux sites. Leurs projets s'intercalent, s'insèrent, s'ajoutent dans un ensemble déjà constitué, à l'instar de la description de Michel Corajoud qui, sans doute, joua un rôle dans la formation de cette génération de paysagistes (promotions 1992-1994) : entrer dans un projet comme on entre dans une conversation déjà entamée ; comprendre de quoi parlent les protagonistes et s'immiscer tout en sachant que la conversation continuera sans nous. Pour Berlin : ils se sont joints subtilement à la cadence de la ville. Les espaces interstitiels, résultant des lenteurs de la reconstruction et très présents jusqu'aux années 2010, ces lieux vacants berlinois, ont servi d'unité de mesure aux premiers jardins imaginés par l'atelier le balto. Pour ceux qui existent encore, ils sont des parenthèses dans le tissu urbain. Leurs présences délicates et humbles témoignent du mouvement et de la transformation de la ville. Dans ces espaces vacants, les essences végétales pionnières s'installent. Elles furent mises en valeur ou honorées, en particulier dans le sixième jardin (2006) réalisé pour la cour des KW [Kunst Werke, Institute for contemporary art].

L'atelier le balto a installé son port d'attache dans cet ensemble bâti des KW, lieu d'art contemporain né peu de temps après la réunification des deux Berlin. C'est l'adresse, la sonnette, l'endroit où l'on est content

de se retrouver, tel que le fut le bar *Le Balto* dans la rue Mazarine à Paris, en face de l'école d'architecture.

C'est presque un bureau classique, avec ses ordinateurs, ses tables de travail, ses étagères et ses classeurs. Toutefois, la bibliothèque, la boule disco et ses facettes qui renvoient des carrés de lumière tournoyant dans la pièce, les grands tirages représentant des jardins berlinois photographiés par Hiepler et Brunier, et les maquettes posées ici et là, dégagent une atmosphère d'atelier. La cour des KW fut et reste un terrain d'expérimentation. Sept différents jardins ont été réalisés sur la surface en pavé de cet ensemble bâti protégé au titre des monuments historiques. Le dernier, créé en 2017, semble contenir la mémoire de tous ceux qui l'ont précédé.

Mais le véritable atelier n'est-il pas celui « hors les murs », celui qui est recomposé pour chacun des lieux à jardiner, à transformer, à créer, pour une durée déterminée, souvent une semaine ? Trois, quatre, huit personnes ou plus se retrouvent pour travailler de concert. À chaque nouvelle occasion, une constellation spécifique est formée : Marc Vatinel, arrivé du Havre avec son camion plein d'outils de jardinage et appareils de grimpe est souvent là. Il y a Nil Lachkareff pour son habileté à comprendre les subtilités de la topographie, sa capacité à porter un site sur un acrylique et son savoir-faire de jardinier. Johanna Ulmer apporte sa sensibilité, ses mots simples et sa connaissance de la taille des arbres fruitiers et des techniques de plantation, Holger Lindmüller, ses qualités de menuisier-artiste. Parfois Jan Becker et Uwe Müller prêtent leur savoir-faire de « constructeur de jardins et de paysage » (intitulé Allemand) ainsi que Ludivine Gragy, fidèle au poste depuis qu'elle est revenue de Suisse et du Japon. Céline Bocquillon et Marie Chartron seront appelées pour leurs inventions et compétences dans les domaines du son et de l'image. La liste n'est pas close.

L'atelier hors les murs permet une justesse et une finesse dès les premiers dessins faits sur place. Sur le site, il suffit de pousser la porte pour aller vérifier un point de vue, la force d'une pente, la courbe

d'une ligne, les espèces végétales en présence. Ce sont des moments précieux dans lesquels naissent les idées principales qui structureront le futur paysage. Ces semaines in situ permettent la mise en route de processus qui seront poursuivis durant plusieurs mois ou années, selon les projets. L'équipe de paysagistes y crée des liens avec et entre les acteurs locaux tels que le commanditaire, le propriétaire du terrain, les services de la ville, les associations et les habitants. Les idées seront enrichies par les rencontres et les discussions avec ces différents protagonistes.

On reconnaît, dans cette manière de faire, l'influence de l'enseignement de l'École nationale supérieure de paysage de Versailles : la part belle faite à l'expression graphique à main levée, l'effervescence dans laquelle il est nécessaire d'entrer afin de capter les différentes informations livrées par le lieu, l'importance attribuée à l'histoire et au contexte et l'exigence accordée à la qualité des documents qui seront présentés aux commanditaires et au public venus assister à la présentation clôturant une semaine passée sur place.

Cette attitude conduit à de nouveaux formats de jardins : les Temporäre Gärten [les jardins temporaires], Woistdergarten ? [Où est le jardin ?], les Sommergärten [jardins estivaux, à Francfort sur Oder], les Pflückgärten [jardin à cueillir] ; ainsi qu'à de nouveaux outils : le Plan qui pousse, la Semaine de jardin, la vraie participation (quand les participants manient eux-mêmes les outils), la Störung [l'incident] et le recyclage sur place. Si les deux premiers projets de l'atelier le balto (KW-Garten à Berlin et le Jardin Sauvage à Paris) offrirent l'occasion de tester une certaine manière d'exercer le métier, c'est la Semaine de jardin, inventée pour la Villa Romana à Florence et les Aktionswochen [Semaines d'action] pour le Lufo-Park à Aix-la-Chapelle qui permirent de l'instaurer.

Ce livre tente d'explicitier cette manière de faire en 5 escales et 5 chemins de traverse.

En cinq escales et autant de chemins de traverse, ce livre est une invitation à déambuler dans le travail de l’atelier le balto. Tandis que les escales permettent de s’attarder dans des parcs et jardins spécifiques, les traverses concernent davantage l’attitude de l’atelier le balto, la manière d’exercer et de penser le métier, et sont illustrées par divers autres projets.

Avec des mots de :
Nils Hoff, Nil Lachkareff, Chloé Sanson, Yann Monel,
Ludivine Gragy, Johanna Ulmer, Stefano Olivari,
Jean-Marc Besse, Angelika Stepken, Martin Allik,
Brigitte Franzen, Jean-Luc Brisson, Wilfried Kuehn.

KW

Le jardin des Kunst-Werke, un jardin d’essai

12

TRAVERSE 01 : *Dessiner*

24

JS

Le Jardin Sauvage du Palais de Tokyo, un autre monde

46

TRAVERSE 02 : *Hivers*

60

GdD

Garten der Diaspora, le jardin de la Diaspora

72

TRAVERSE 03 : *Débordement*

88

HoO

Hier wächst das House of One, la maison pour les trois religions

108

TRAVERSE 04 : *Savoir-faire et laisser-faire*

122

GÖT

Le Jubileumsparken à Göteborg

148

TRAVERSE 05 : *Dehors !*

162

Postface
Les plantes compagnes
Le glossaire
Les livres
Index des projets
L’équipe

174

178

181

182

184

187



Le jardin des Kunst-Werke, un jardin d'essai

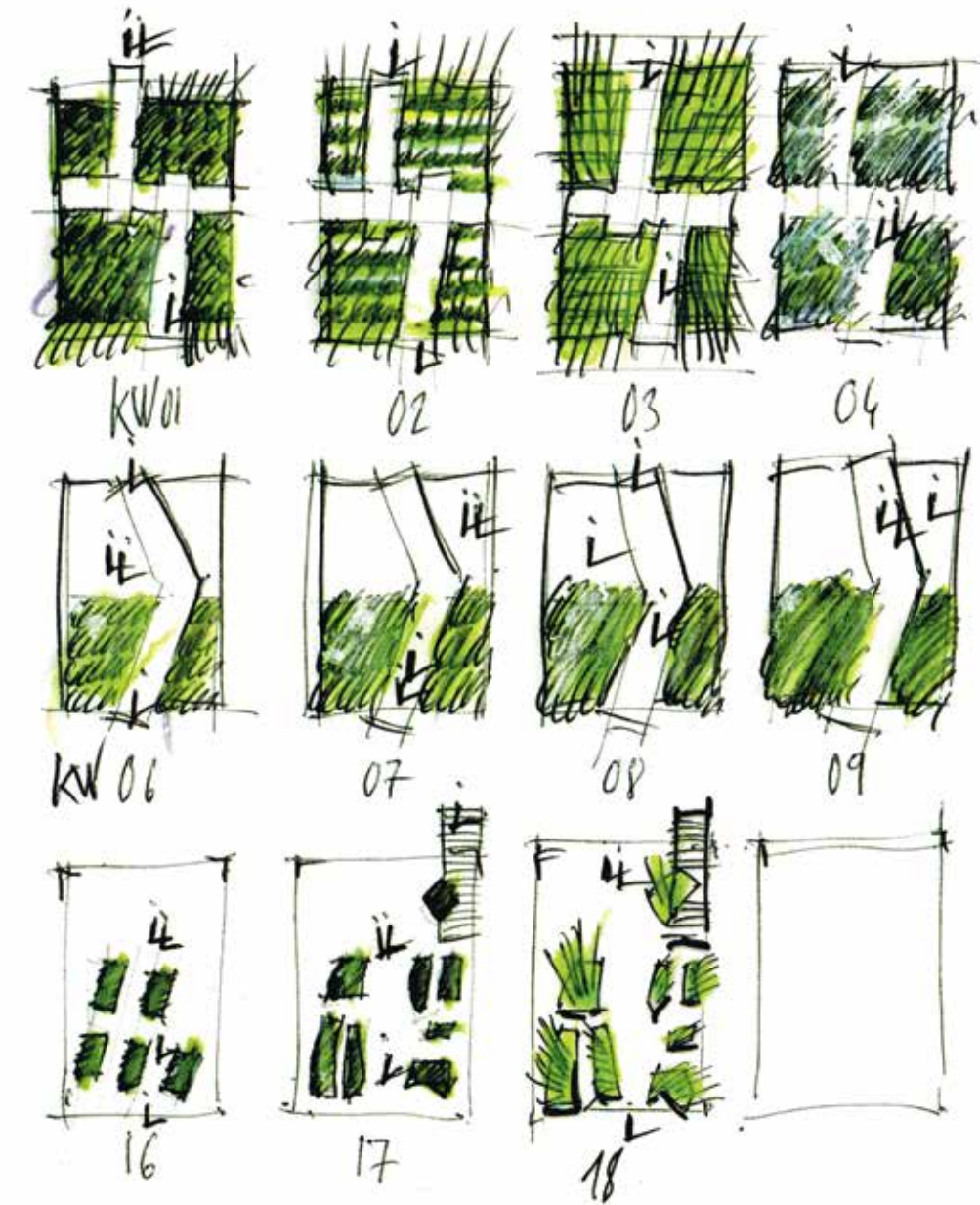
Auguststrasse 69, 10117 Berlin, 2001-...



Depuis 2001, sept jardins se sont succédé dans la cour des Kunst Werke (KW), dans la Auguststrasse, à Berlin. Ils n'en constituent pourtant qu'un dans la mémoire de ceux qui en ont suivi l'histoire. La cour qui accueille le jardin est le centre d'un ensemble ancien : les trois bâtiments de l'habitation du XVIII^e siècle, avec façade sur rue, ont été complétés par une fabrique de margarine au XIX^e siècle (une des fameuses «Fabriketage» berlinoises). Un trou laissé par la guerre donna naissance au pavillon moderne dessiné par l'artiste Dan Graham (le café Bravo) lors de la transformation du lieu en institut d'art contemporain en 1990. La dimension de cette cour est de 15 m de large sur 40 m de long. Son sol est entièrement pavé hormis les percements œuvrés pour quatre arbres, le très vieux noyer et les trois plus jeunes arbres, deux pommiers d'ornement et un cerisier, qui furent ajoutés en 2001, lors du premier jardin.

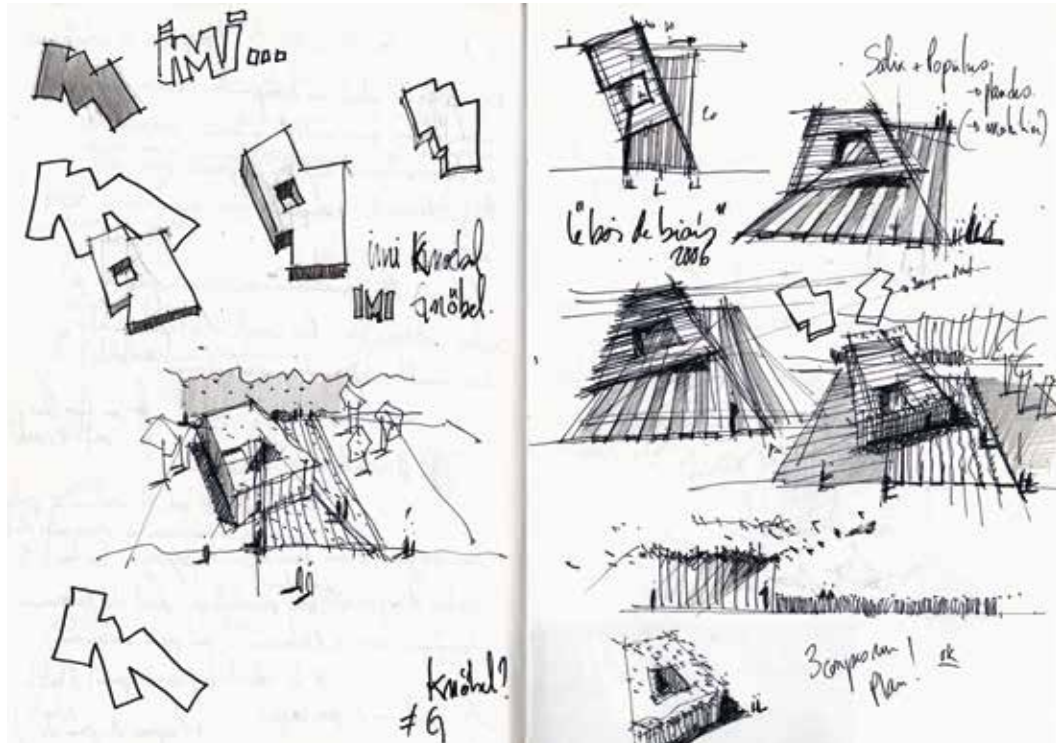
Anselm Franke, alors curateur des KW, est à l'origine de cette histoire. Il souhaitait une transformation de la cour pour la durée de la 2^e biennale d'art de Berlin, un jardin temporaire, terme emprunté à l'événement berlinois initié en 1997 par Marc Pouzol et Daniel Sprenger. Celui-ci consistait à porter l'attention et révéler des lieux choisis de Berlin par l'installation de «jardins» dans l'espace public pour une courte durée, deux à trois jours seulement. La notion de jardin était ici entendue au sens large. Les installations avaient pour effet d'orienter, d'accompagner et de cultiver le regard des visiteurs et des habitants d'une ville où la chute du mur (1989) entraînait encore de multiples transformations et questionnements. Chaque lieu choisi soulevait un thème spécifique. Schlossplatz (la place du château) : «Cultiver le regard» ; le forum Marx-Engels : «La recherche du lieu approprié» ; la Fischerinsel (l'île aux pêcheurs) : «La périphérie au centre». Autant de lieux aujourd'hui métamorphosés ou disparus, même si les noms persistent, dans cette ville où les grues continuent de peupler le ciel. Le premier jardin des KW a déterminé deux éléments que l'on retrouve dans plusieurs autres jardins : un chemin de bois surélevé de 20 cm et une palette végétale inhabituelle de plantes en conteneurs provenant directement des pépinières.

Le jardin des KW est un jardin d'essai, un atelier à ciel ouvert. Il permet de chercher et d'expérimenter des techniques et des associations de matières et de couleurs. Tour à tour, au fil des années, les dessins se succèdent. Sept différents jardins ont été créés pour cette cour. Le premier chemin de bois (platelage) composé de quatre segments fut remplacé par un chemin plus direct, de biais, avec un seul angle et le système de conteneurs a laissé place à une strate de substrat approprié elle-même recouverte de 5 cm de mâchefer ; au houblon du Japon a succédé une collection de grimpantes, volubilis, haricots rouges, Suzanne aux yeux noirs et capucines puis des arbustes typiques de la friche berlinoise tel que le buddleia. Depuis 2015, le jardin fait réapparaître la surface pavée de cet ensemble protégé au titre des monuments historiques et compose avec des îlots dessinés grâce à des ganivelles. Ceux-ci abritent des grands arbres en conteneurs dissimulés par la terre et plusieurs vivaces. Les arbres aux papillons, les framboisiers et deux figuiers rescapés de l'hiver sont aussi de la partie, issus du jardin précédent. Les îlots d'Archipel – nom de ce jardin spécifique – marquent l'empreinte, en négatif, des espaces à garder libre pour permettre aux pompiers, en cas de feu, de poser leurs échelles. Ainsi le dessin du jardin des KW évolue-t-il également au fil des modifications de la législation concernant les bâtiments ouverts au public. Dans l'espace en creux de la cour, le jardin fait défiler les saisons. Pas de fioriture : végétaux et ombres conversent sous les yeux du passant. Forme après forme, le jardin est toujours là. Son dessin évolue et les essences se succèdent. La cour met à l'épreuve l'imagination : on réinvente à chaque fois la manière de la traverser et la manière de s'y attarder. Les images des jardins aujourd'hui disparus sont encore dans les mémoires. Ainsi, celui qui se souvient du jardin de houblons en mime la forme pour le faire apparaître devant les yeux de son compagnon. Il tend les bras très haut, se met sur la pointe des pieds pour en signifier la hauteur. Puis les gestes évoquent l'aspect monolithique de ce jardin de houblons. Enfin, le doigt tourne en spirale vers le haut pour montrer comment la tige grimpe aux bambous. Nous avons vu cette scène tant de fois !



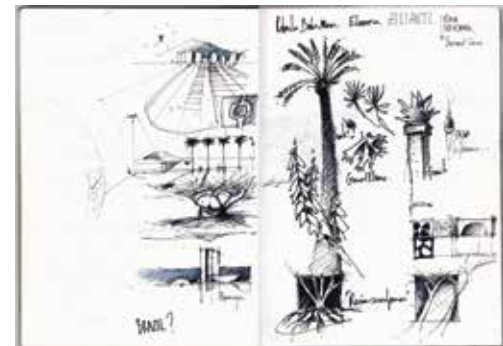
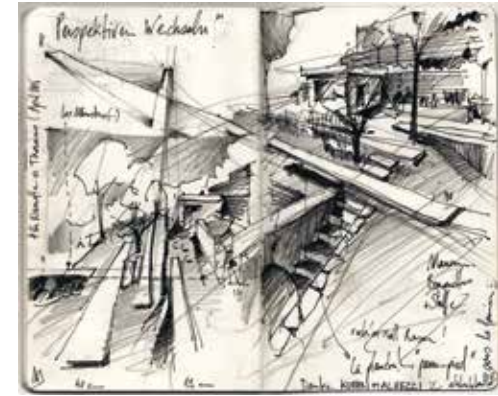
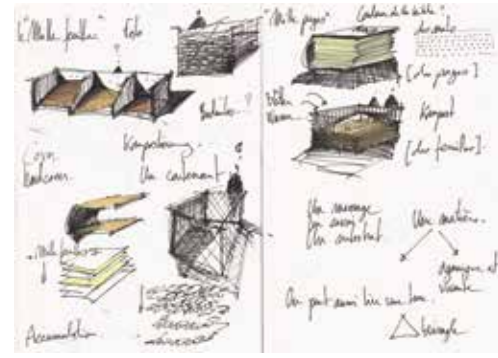
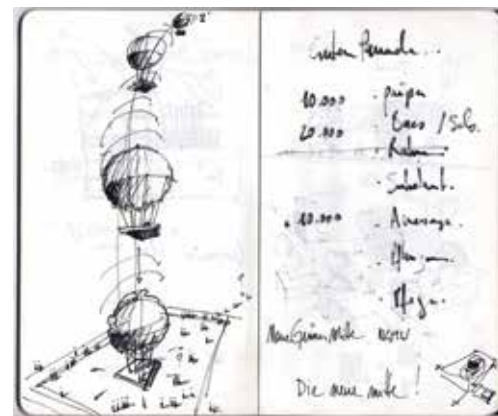
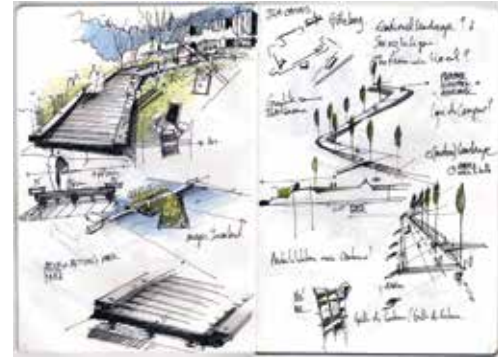
Un site, 18 ans, 3 principes de composition :

Le premier joue avec des conteneurs ; le second avec une couche de 20 cm de terre végétale recouverte de 5 cm de mâchefer ; le troisième avec des îlots d'arbres, arbrisseaux et vivaces.



Les dessins de Marc Pouzol (1994) d'après la série Grace Kelly de Imi Knoebel (1989-1995) : la rencontre avec les peintures de Imi Knoebel, dans le musée Hamburger Bahnhof, à Berlin.

Ces peintures se transformeront en jardin. Les lignes, les proportions deviendront des perspectives, des chemins, des tableaux laissant libre cours à l'expression fantasque des plantes.



Rencontre avec Yann Monel

Yann Monel est photographe : de nombreux jardins de l'atelier le balto ont bénéficié de son regard attentif. Yann est aussi jardinier. C'est sur les bancs de l'école du Breuil que Yann, Marc et Marc se sont rencontrés.

Comme un animal, Yann Monel entre dans le secret du jardin. Il va chercher des points de vue surprenants par rapport à ceux d'un visiteur classique. Il montre la profondeur, la superposition des plans, ceux perçus seulement lorsque l'on prend le temps de regarder vraiment.

« J'ai commencé mon travail de photographe au moment où il y avait un besoin de photos de jardin. Il y avait un marché à mettre en place : les Français ne jardinaient pas. Cette période a vu fleurir Jardiland et Truffaut, mais c'est aussi le début des festivals de jardin.

Il me semble que l'on assiste à une perte de sens du jardin liée notamment à la pollution engendrée par ce type d'espace mais aussi par le monde de la « déco » qui en a transformé les valeurs.

Le jardinage est surtout une question de circulation : dans l'espace, entre les racines et le sol, entre les plantes...

L'atelier le balto, c'est une histoire de vies. Ils jardinent les amitiés autant que la parcelle.

Les photos que je prends sont souvent silencieuses et posées. Je photographie le jardin quand il s'est redressé, quand il a commencé à vivre et est sorti du stress, quand la lumière apparaît ou quand elle est retombée. Une ouverture de deux secondes permet de capter toutes les nuances de vert.

Je photographie souvent au moment de l'heure bleue. Tout s'apaise, l'espace se prépare à la nuit. Le calme qui règne dans le jardin est assez fou, c'est une émotion que je recherche et que je souhaite montrer par mes images.

Dans les jardins de l'atelier le balto, je cherche le projet, la réflexion de l'ensemble, l'efficacité, la simplicité du propos. Je me demande toujours : comment ont-ils fait ? Ils réhabilitent une friche en permettant de la traverser grâce à un platelage léger qui ne va pas tasser le sol. C'est une intelligence que je cherche à montrer.

À Dortmund, pour *Kunstpause*, je me suis levé la nuit pour aller photographier ce bosquet de noisetiers. Je ne serais jamais allé dans ce lieu sans le jardin. L'endroit est investi intelligemment. C'est-à-dire que ça se diffuse dans l'air. L'intelligence est valable pour les espaces et les relations entre les espaces. Par exemple, cette entrée dans le sous-bois tout noir, dans le bosquet sombre, n'aurait jamais été possible sans le platelage élégant qui permet d'y entrer.

On dit le jardin clos mais il est de plus en plus ouvert. L'esprit du lieu qui vient à toi est bien plus important que l'espace du jardin.

Les premiers jardins que j'ai photographiés sont ceux du festival Temporäre Gärten, à Berlin, en 1997. C'était la même époque que le festival de Chaumont-sur-Loire, mais dans l'événement berlinois, il y avait une véritable problématique paysagère. Les projets devaient faire voir la ville alentour, mettre la lumière sur des lieux inconsiderés mais possédant de belles qualités. Ce festival en a inspiré d'autres en Europe. Aujourd'hui, seul le festival « Art, ville et paysage » d'Amiens me semble avoir une vraie portée paysagère : les artistes qui viennent s'intéressent à la chasse, à la question des berges et de la montée des eaux.

Dans l'histoire de l'atelier le balto, il y a eu un tournant : tout à coup ils n'étaient plus seulement des paysagistes mais aussi des artistes avec un propos de plus en plus plastique, dans le sens de plasticien. Le jardin fait œuvre. Pour moi, il devient œuvre quand il intéresse du monde, quand des gens ont envie de venir, de le traverser, de le voir. Il fait œuvre quand le végétal n'est pas stressé et c'est rassurant, les choses y sont préservées. La notion du temps y est aussi très présente.

Quel est le rôle du photographe ?

À l'heure d'une consommation frénétique de l'image, où tout est très vite fait, je recherche un travail à l'échelle du projet.

Par exemple, l'image du jardin de la Villa Romana, à Florence, va prendre 4 secondes pour intégrer la carte mémoire afin que celle-ci soit pleine de l'atmosphère du jardin.

Quand il y a une commande pour prendre des jardins en photo, il faut mettre de soi, faire une étude photographique. Ce n'est pas une illustration du jardin que je cherche mais une représentation, un portrait. L'illustration ne sera qu'une image rapide du jardin, alors que dans la représentation, il y a bien sûr l'image mais il y a aussi de soi, de son esprit, de l'état d'esprit de celui qui prend l'image à ce moment-là. Les yeux sont la fenêtre qui permet à cette image de se faire. Les yeux du photographe sont directement reliés à sa perception et à sa sensibilité.

Mais la photo c'est aussi l'inverse de la vie. La vie est complètement folle, alors que la photo essaye de se détacher du sens. Bergson dit que les mots troublent la perception de la vie. La photo, elle, déshabille le sens des choses. »

Le jardin est une image.

Le jardin est le lieu de la première image.

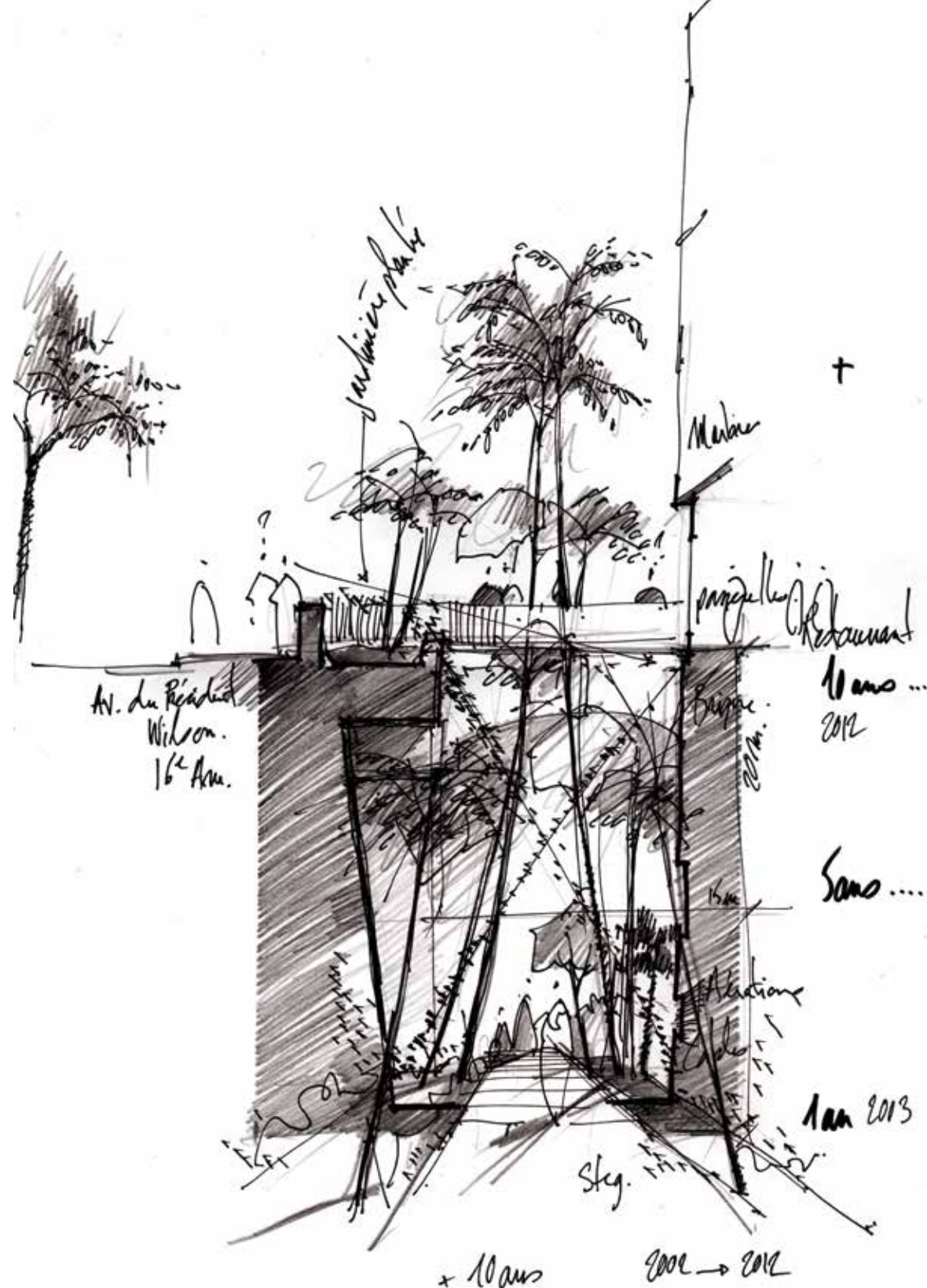
Les murs du jardin existent pour protéger cette image du vent, juste au moment du lever du jour.

Quels sont ces arbres ?

Des ailantes déguisés en palmiers. Après dix ans, la circonférence de leurs troncs était de 18 cm, leur hauteur dépassait les 15 m. Ces jeunes ailantes rendaient hommage à l'alignement de leurs pères et mères plantés pour embellir l'avenue du Président-Wilson située juste au-dessus. De nos jours cet arbre est banni et chassé des villes. Pourtant les botanistes de réputation comme Ingo Kowarik (enseignant-chercheur à la TU Berlin et co-auteur du parc Süd-Gelände à Berlin) ont montré par leurs études que l'ailante ne doit pas être systématiquement combattu.

Ingo Kowarik, *Biologische Invasionen, Neophyten und Neozoen in Mitteleuropa*, Stuttgart, Ulmer, 2010.

En France : Serge Muller (dir.), *Plantes invasives en France : état des connaissances et propositions d'actions*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2006.





Hivers

Les longs hivers berlinois mettent à l'épreuve les jardiniers et les jardins. Ils sont la poésie de l'absence, le nuancier pâle parfois rehaussé d'une lumière rasante, rare. C'est le moment choisi par les branchages pour jouer avec les rayons dorés du soleil. En hiver, l'or de la lumière est plus perceptible que sous l'éclat de l'été.

L'hiver, le jardin fond. Les vivaces disparaissent complètement ou conservent seulement leurs tiges déplumées. Effets de calligraphe. Les annuelles se sont dissoutes dans l'air. L'avancée de l'hiver n'est pas quelque chose de tragique mais de reposant. Les camaïeux de vert laissent la place au noir et blanc et la brume avec ses milliers de gouttes estompe les contrastes. Elle joue avec les gris et les marrons. Le paysagiste compose en connaissance de cette disparition, il met en place des surfaces pour accueillir les manteaux de neige et aligne les rémanents pour souligner les pieds de falaise. Quelques jeunes troncs et tiges apportent une touche de couleur, parfois exubérante quand le soleil la cogne.

L'hiver, c'est le givre dans un bassin, la pluie sur les planches, celle qui va les patiner, leur donner cette belle teinte grise argentée.

L'hiver, c'est la forme dessinée et franche des chemins et des allées de bois ou d'asphalte qui réapparaît.

Suite au dépouillement causé par cette saison, la création du paysagiste est mise à nu : pas question de négliger la qualité de la forme tracée sur le sol.

L'hiver, c'est la période sage des feuillus et un peu, seulement, des jardiniers.

La fin de l'hiver, c'est la plantation des bulbes.

L'attente du printemps est importante pour le jardinier. Souvent les gens pensent que le paysagiste et le jardinier ne font rien durant l'hiver. Cela entretient le mythe de l'hibernation. Cette saison est pourtant l'alliée d'une fine observation qui est souvent décisive.

Les plantes feignent la disparition, afin de mieux réapparaître plus tard.

Le figuier du jardin des KW, par exemple, s'est pris le gel cette année : mais quelle vigueur une fois le printemps revenu !

« Renversons les choses sens dessus dessous, pour les observer mieux ; mettons la nature à l'envers pour la mieux voir, mettons-la racines en l'air. Mon Dieu, on appelle ça un sommeil ? C'est ça que vous appelez du repos ? On pourrait dire que la végétation a cessé de croître à la surface parce qu'elle n'en a pas le temps ; car elle a retroussé ses manches pour croître par en bas ; elle s'est crachée dans les mains et elle creuse dans la terre. »

Karel Capek

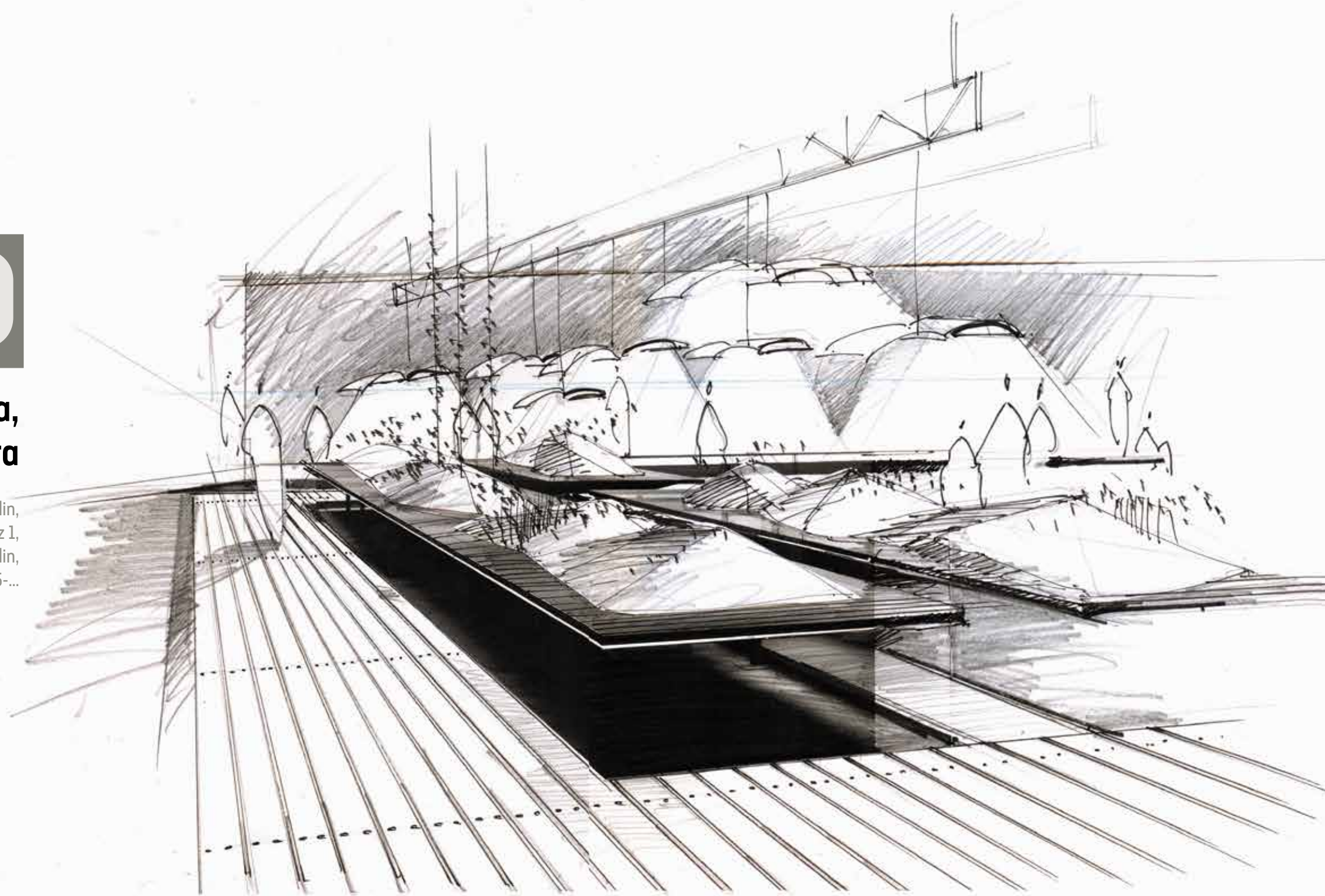
in *L'année du jardinier* [1929], Paris, Éditions 10-18, 2011.

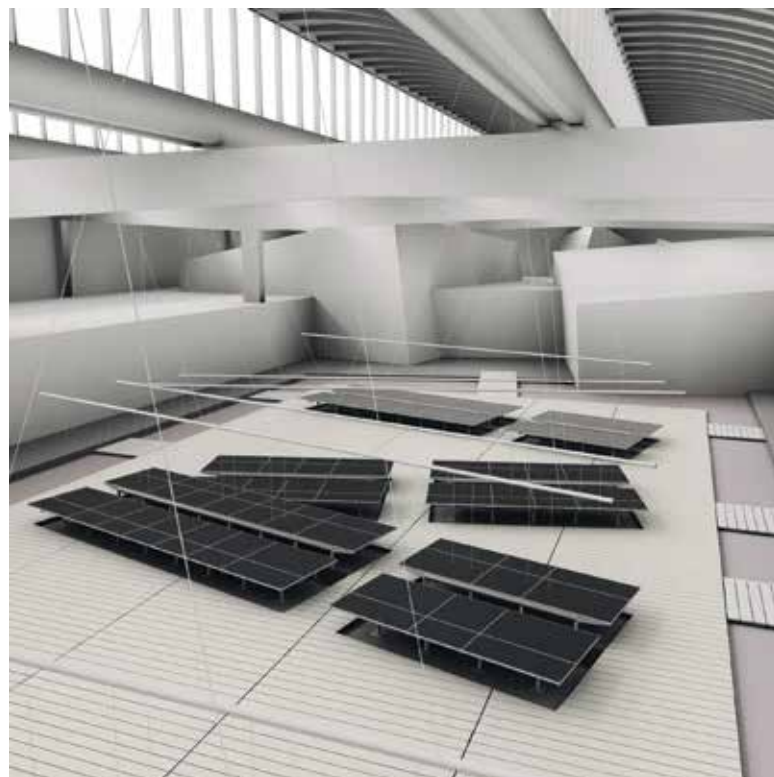
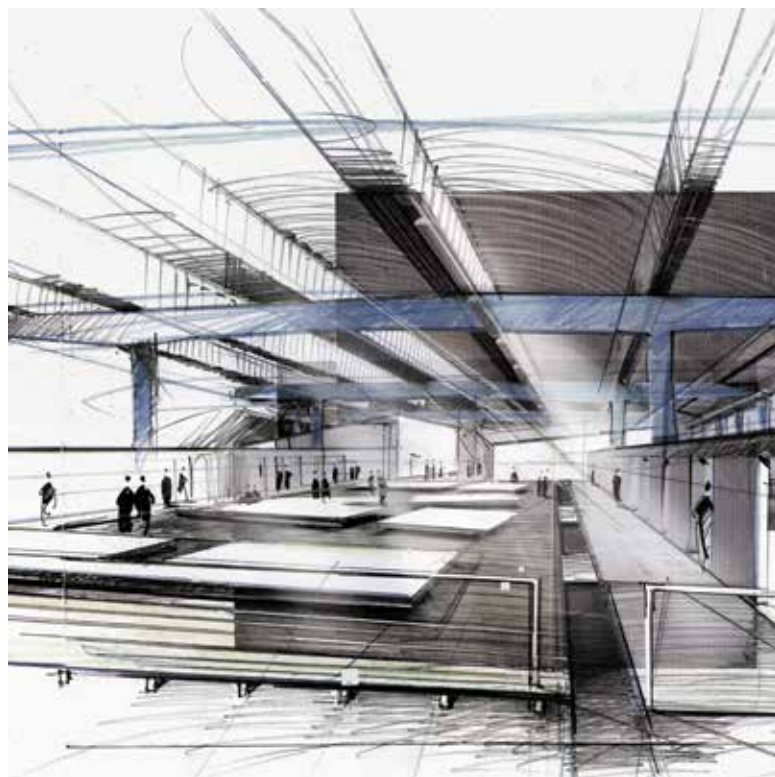


GdD

Garten der Diaspora, le jardin de la Diaspora

Académie du Musée juif, Berlin,
Fromet-und-Moses-Mendelssohn-Platz 1,
10969 Berlin,
2015-...





Une friche industrielle réhabilitée.

Une ancienne halle aux fleurs : le marché de gros de Berlin Ouest.

Un jardin pour l'Académie du Musée juif.





Savoir-faire et laisser-faire

La présente traverse fait la part belle à deux parcs : celui de la Villa Romana, à Florence en Italie, et celui du Ludwig Forum, à Aix-la-Chapelle en Allemagne. Ces deux lieux, et leurs directrices, ont largement contribué à la manière de faire de l'atelier le balto, entre autres revenir sur les lieux, année après année, pour accompagner leurs transformations. Tailler et grimper sont alors les gestes indispensables aux métamorphoses.

Villa Romana, Florence (Italie).



LUFO-Park, Aix-la-Chapelle (Allemagne).

Un art de l'entretien

Jean-Marc Besse

Le balto est un atelier jardinier. Pas simplement un groupement de jardiniers, mais un atelier qui jardine les plantes, les sols et les idées.

Jardiner est un état d'esprit, une manière de penser et de sentir générale, même si elle s'applique et se déploie le plus souvent en des endroits particuliers. C'est aussi une humeur, une disposition autant qu'un métier, et autant qu'une compétence c'est une façon d'être, de se tenir dans le monde, la ville et la nature, ou plus exactement entre les plantes et avec elles, avec les sols, l'air et la lumière, entre autres choses que le jardinier considère avec attention et de façon répétée, voire quotidienne, dans un geste d'entretien silencieux.

L'atelier le balto jardine dans la ville, sa ville, Berlin, mais d'abord il la regarde. Les membres de l'atelier s'y promènent beaucoup, à l'affût des lieux propices qui pourraient devenir des jardins, et des potentialités naturelles présentes en ces lieux (certains de ces lieux sont effectivement devenus des jardins). La nature est dans la ville, en son cœur comme dans ses marges,

exposée en bordure des rues ou bien nichée au fond des cours. La ville est un espace naturel d'un genre particulier. Jardiner, comme on le voit dans le jardin réalisé derrière le musée Hamburger Bahnhof, c'est alors repérer l'arbre et les plantes à partir desquelles un espace va pouvoir être installé et déployé, évaluer les capacités du sol à porter une idée, capter le confort de la lumière du soir, mais aussi profiter de l'ancienneté d'un mur d'enceinte et de la présence d'un fossé, et aussi utiliser quelques fragments qui subsistent d'un bâtiment disparu depuis longtemps. L'art du jardinier est un art d'observation avant tout, qui de manière obstinée traque les détails d'un site, et en relève, enregistre, classe, ordonne les données caractéristiques et singulières.

Mais il est aussi un art de l'action ou de l'intervention. Ou peut-être, plus encore, il est l'expression d'une envie, d'une volonté et d'une rêverie. Placé devant le lieu et, pourrait-on dire, interpellé par ses sollicitudes, le jardinier imagine ce que ce lieu pourrait devenir, et pour cela il range, il éclaire, il plante, il taille, il ajoute, il construit. C'est d'une rêverie active qu'il s'agit, d'où émerge finalement le dessin d'un nouvel espace. Ainsi, près de l'entrée de la Berlinische Galerie, le jardin conçu par l'atelier le balto accompagne en quatre traits discontinus la ligne de la rue, et par ce geste à la fois délimite et ménage comme un seuil vers l'espace du musée. C'est sur les lieux mêmes que les projets du Balto prennent leur forme et

leur élan. Certes, une circulation permanente s'organise entre le terrain et l'atelier, le dehors et le dedans. Mais on aurait tort d'y voir une séparation absolue des travaux et des compétences. Pour reprendre la belle expression forgée par Jean-Luc Brisson, le paysagiste emporte le site avec lui lorsqu'il revient à l'atelier, et symétriquement le site devient l'atelier, où s'élaborent les pensées, les choix, les formes, et où se prennent les décisions. Pas de séparation, donc, entre dehors et dedans mais plutôt le déploiement indéfini et totalement rigoureux du chantier, comme fondement et raison d'être, avec ses moments d'intensités variables, ses moments de bonheur et ses difficultés. C'est une méthode de projet. On dessine sur les lieux et c'est le plus souvent sur le sol que l'idée apparaît, qu'elle s'active et se réactive, comme si elle gisait, en attente, dans le terrain. Comme si le jardin attendait d'être éveillé. Ou, plutôt, comme si le jardin était en attente du geste lui permettant de se révéler.

Au centre de l'atelier le balto : la volonté de faire, l'engagement de la pensée à partir de l'acte de faire. Jardiner, c'est un métier d'art. D'où l'importance des outils. D'où l'importance des gestes. Outils et gestes doivent être choisis avec esprit de délicatesse et volonté de précision. Faucher, tailler, cueillir, écraser, couvrir, border sont des métaphores de la morale du jardinier. Dans le mot geste, il y a l'idée de la gestation. C'est bien à cela qu'on assiste, par exemple, dans le jardin de la Diaspora : à la gestation d'un jardin

dans des conditions *a priori* peu favorables (celles du milieu artificiel d'une ancienne halle couverte), par l'intermédiaire d'une répétition de gestes attentionnés d'entretien. Apporter l'eau là où elle manque, nettoyer le sol, redresser une tige, éclaircir un massif, rectifier un éclairage, autant de gestes quasi quotidiens qui font vivre le jardin, l'accompagnent dans sa vitalité propre, et lui permettent tout simplement de devenir ce qu'il est déjà.

Mais l'atelier le balto c'est aussi une activité collective. Faire c'est aussi faire avec, avec les éléments naturels, comme on vient de voir, la terre, l'air, l'eau et la lumière, car le jardin est un espace vivant. Mais aussi faire avec les autres, habitants, étudiants, partenaires institutionnels, commanditaires : tous sont à l'ouvrage à des moments et à des degrés divers, et impliqués dans la réalisation de l'ouvrage.

L'atelier le balto est un endroit où l'on parle beaucoup. Le mot « conversation » s'y applique de façon particulièrement pertinente : conversations avec les sites, conversations avec les gens, avec les amis de passage. Le balto, c'est, en toutes choses, la mise en œuvre d'un art de l'entretien, non pas au sens usuel de la conservation de ce qui est, mais dans la volonté, plus radicale et en même temps plus audacieuse, de faire tenir ensemble les vivants, les sites, et les humains.



Les plantes compagnes*
de l'atelier le balto

Ailanthus altissima, ailante, faux vernis du japon ou *Götterbaum*, l'arbre des dieux. *Asarum europaeum*, asaret d'Europe ; en allemand ce sera *Gewöhnlicher Haselnuss*, racine des noisetiers car ils créent des tapis sous les noisetiers. *Betula utilis*, bouleau et Himalaya-Birke. *Buddleja davidii*, l'arbre aux papillons s'appelle *Schmetterlingslieder*, le lilas aux papillons. *Calamagrostis* 'Karl Foerster', calamagrostis en français et *Reitgräser*, la graminée des cavaliers (Karl Foerster, 1874-1970, jardinier et producteur berlinois, célèbre pour son jardin de vivaces et de rocailles). *Carex pendula*, laïches à épis pendants, *Hänge-Segge*. *Curcubita*, toutes les courges, surtout le potiron. *Corylus avellana*, noisetier. *Dicksonia antartica*, fougère arborescente, *Baumfarne*, l'arbre-fougère. *Euphorbia lathyris*, euphorbe épurge, *Wolfsmilch*, lait de loup. *Fragaria vesca*, fraisier des bois, *Walderdbeer*, baie de la terre des bois. *Glechoma hederacea*, lierre terrestre. *Gleditsia japonica*, févier du japon ou *Gleditschien* d'après le nom du directeur du Jardin botanique de Berlin de

1744, Johann Gottlieb Gleditsch. *Gunnera manicata*, gunnera mais aussi Mammutblatt, feuille de mammoth. *Gymnocladus dioicus*, chicot du Canada, et *Geweihbaum*, arbre aux bois de cerfs. *Hippophae rhamnoides*, argousier ou Sanddorn, épine des sables. *Humulus lupulus*, houblon vivace et *Humulus japonicus*, houblon annuel, dans tous les cas *Hopfen*. *Ipomoea*, volubilis ou *Prunkwinden* des mots *Prunk*, faste, et *winden*, tortiller. *Luzula nivea*, luzule nivale, *Schneeweisse Hainsimse*, c'est le jonc des bosquets blanc comme la neige. *Oenothera*, oenothère ou herbe aux ânes et *Nachtkerzen*, cierge de nuit. *Panicum virgatum*, panic érigé qui se nomme *Rutenhirse*, tige de mil. *Sambucus nigra*, sureau noir, *Holunder* bien connu de toutes les bouches du nord de l'Allemagne. *Solidago*, verge d'or, Goldruten qui veut dire la même chose. *Sorbaria sorbifolia*, sorbaire à feuilles de sorbier et Sibirische Fiederspiere, Fiederspiere de Sibérie. *Rubus idaeus*, le framboisier et *Urtica*, ortie, Brennesseln, du verbe *brennen*, qui brûle.

* Ce titre fait bien évidemment référence à l'ouvrage de Pierre Lieutaghi, *La Plante compagne* [1991], Arles, Actes Sud, 1998.



Le glossaire de l'atelier le balto

Le dessin est un langage universel, les lignes sur le papier permettent de communiquer une idée souvent bien mieux que les mots. La langue est toutefois nécessaire et parce que le parcours professionnel de l'atelier le balto s'est fait en grande partie en Allemagne, il a fallu apprendre un nouveau langage. Cette langue au préalable étrangère a fini par donner un souffle de liberté. On a un regard décentré, une position de recul. La langue allemande telle que pratiquée par un étranger permet un flou et un jeu qui peuvent, dans certains cas, offrir une justesse quand il faut expliquer les intentions d'un projet. Un mot transporte une multitude d'images qui chatouillent l'imagination. En voici cinq qui font partie du quotidien de l'atelier le balto.

Kunstpause. C'est, au théâtre, le moment de pause bref et nécessaire à l'acteur avant de déclamer sa tirade. Il prend son souffle pour dire. Il prend une inspiration. Dans le bosquet de charmes et de noisetiers, au bord de la rivière Emscher, en Allemagne, le jardin «Kunstpause» (Emscherkunst 2016) propose un calme propice à l'imagination et à l'inspiration, entre piste cyclable et rivière, sous le nœud d'autoroutes que l'on parvient à oublier. Le terme a été proposé par Anselm Franke à l'occasion du troisième jardin des KW qui fut réalisé en même temps que la dernière édition de l'événement berlinois Temporäre Gärten (2003). Il disait que cet événement était tout autant pour les visiteurs que pour les créateurs (paysagistes, architectes et artistes) une «Kunstpause». Les premiers le fréquentaient pour se reposer du rythme intense de la ville et les seconds y participaient pour sortir de leur train-train quotidien, pour se ressourcer et puiser de nouvelles idées.

Schatten et Windschatten. Littéralement, l'ombre et l'ombre du vent. Mais comment cet élément naturel sans matière pourrait-il avoir une ombre ? Le mot allemand provoque la rêverie chez un étranger. Il signifie en fait [se mettre à] l'abri du vent, ce qui est tout à fait pragmatique. Néanmoins, quand l'orateur explique l'effet poétique produit par ce mot pour celui qui ne maîtrise pas la langue allemande, l'Allemand comprend et sourit.

Schattenspiel. Cela serait traduit en français par «jeu d'ombre et de lumière». En allemand, la lumière est déjà contenue dans l'ombre. C'est aussi le théâtre d'ombres, celui qui se joue sur le mâchefer réparti au sol, qui permet de mieux contraster l'ombre portée des végétaux aux feuilles très dessinées comme le gleditsia, le vinaigrier ou l'ailante.

Steg. C'est l'appontement flottant qui sert souvent de colonne vertébrale aux jardins de l'atelier le balto. C'est la passerelle à seulement 20 cm de haut. Cela suffit à changer le regard du promeneur. Tout à coup, il a une autre vision sur l'espace et les plantes, une ortie peut devenir une plante merveilleuse. On parle aussi de *Steg* pour désigner l'âme fléchie d'une structure métallique... Que serait l'âme de ces jardins sans leurs *Stege* ? Ayant construit de nombreux *Stege* avec des étudiants, ce mot est passé dans le vocabulaire de certains jeunes paysagistes en France... ils le prononcent «schteek».

Podest. Le *Podest* désigne, en Allemagne, le podium ou l'estrade. Traduirait-il la mise en scène et l'aspect performatif proposés par les jardins ? *Podest* dépasse en signification le mot «terrasse». Il est un plateau qui permet de voir le jardin d'un autre angle et d'un peu plus haut, mais aussi d'accueillir des micro-événements imprévus. Dans la cour des KW, le jardin *Archipel* contient un *Podest*. La plupart du temps, les clients du café l'occupent. Lors de la fête de la musique le 21 juin, un groupe de musique y a installé batterie et enceintes. Dans le *Tafel-Garten* derrière le musée Hamburger Bahnhof, le visiteur monte sur le *Podest* qui est aussi la première scène de la pièce qui se joue dans le jardin. La dimension scénographique des jardins est mise en avant et applaudie.

Streng. Mêlant souvent les mots allemands et français (par paresse ou pour aller plus vite, on prend le premier mot qui surgit à l'esprit), on utilise souvent : «C'est un peu *streng* !» ou «Ce n'est pas assez *streng* !». *Streng* signifie «à la dure», «austère», «strict» ou «formel», selon le contexte. Le mot est employé dans le jardin lors d'un tracé de chemin ou d'un alignement de rémanents sur le sol, ou encore dans une conversation, quand l'interlocuteur devient un peu trop *streng* ou qu'il faut devenir *streng* avec les étudiants... celui-ci aussi est passé dans le vocabulaire de certains jeunes paysagistes en France.



Les livres

Les livres qui marquent pendant les études restent des références tout au long d'une carrière, comme celui de Barbara Stauffacher Solomon, *Green architecture and the agrarian garden* (Rizzoli, New York, 1988). Parmi les parutions découvertes durant une carrière professionnelle (comme on dit), certaines ouvrent de nouveaux horizons, tel l'ouvrage sur le travail de l'artiste Pierre Huyghe (Centre Pompidou, 2012) tandis que d'autres apportent un nouvel éclairage sur l'œuvre d'un paysagiste de renommée internationale, telle celle sur Dieter Kienast (gta Verlag, 2017). Les livres peuvent être petits ou gros et s'ils sont épuisés, on ira volontiers, à Berlin, les lire à la Staatsbibliothek [Bibliothèque nationale] car on sait que l'on y verra les anges assis sur les balustrades, dans les escaliers ou sur les étagères de ce bâtiment-paysage exceptionnel dessiné par Hans Scharoun (1964 ; inauguré en 1978) et filmé par Wim Wenders deux ans avant la réunification. Cela donne des ailes. La lecture est essentielle.



Index des projets

En gris, les jardins submergés et en noir ceux que l'on peut toujours visiter.

2001

KW 01, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)

2002

Jardin Sauvage, Palais de Tokyo, Paris (France)
La prairie de Oona, Berlin-Mitte (Allemagne)
KW 02, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)

2003

Spruzzi di Luce, Padula (Italie)
Sommergärten, Francfort sur Oder (Allemagne) et Slubice (Pologne)
Partition de jardin, Château de Lunéville (France)
KW 03, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)

2004

Jardin des coutures, Festival de Wesserling (France)
Scènes de jardin, Tallinn (Estonie)
Seefeld, Grossräschen (Allemagne)
See-Würfeln, Grossräschen (Allemagne)
KW 04, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)

2005

Les terrasses de Chartres, jardin des Archives départementales, Chartres (France)
Staccato-Garten, Berlin (Allemagne)
4 jardins dans le cadre de Woistdergarten? : Insel-Garten, Buch-Garten, Katzen-Garten, Tafel-Garten, Hamburger Bahnhof, Berlin (Allemagne)
Seefeld, dans le cadre de IGA Fürst-Pückler-Land, Grossräschen (Allemagne)
KW 05, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)

2006

Le bois de biais, Festival international de jardins de Métis (Canada)
Jardin de Koidula, Tallinn (Estonie)
Jardin-cours RC, Ambassade de France, Berlin (Allemagne)
KW 06, Kunst-Werke, Berlin (Allemagne)

2007

Licht-Garten + Schatten-Garten, Berlin-Köpenick (Allemagne)
Kulturgarten, Berlin-Mitte (Allemagne)
Jardin passerelles, Parc naturel de Lorraine/ Alberstroff (France)

2008

Ohrenweide, Lutherstadt Eisleben (Allemagne)
La cage d'amour, Frankfort-sur-le-Main (Allemagne)
À Table ! Le Centquatre-Paris, établissement artistique de la ville de Paris, Paris (France)

2009

Kreuz und Quer ! Festival Secret Gardens, Kortrijk (Belgique)
Rosenbecken, Lutherstadt Eisleben (Allemagne)
La jachère, Frac Lorraine, 49 nord, 6 est, Metz (France)
Jardin de la Villa Romana, Florence (Italie)

2010

TerraTerre, Villa Borghese, Rome (Italie)
Triangle-Z8, Parc du château de Hanovre (Allemagne)
Lustgang, Kleinliebenau (Allemagne)
Avant-garden, Matadero, Madrid (Espagne)
Lufo-Park, Aix-la-Chapelle (Allemagne)

2011

Prolin-Park, Rehau (Allemagne)
Based in Berlin, Monbijou Park, Berlin (Allemagne)
La casa nel Parco Mirafiori, Turin (Italie)
Jardin d'en haut et Spree Terrasse, Radial-System, Berlin-Mitte (Allemagne)
La serre, Villa Borghese, Rome (Italie)
Lufo-Park, Aix-la-Chapelle (Allemagne)

2012

Jardin de l'entreprise Rehau, Rehau (Allemagne)
Garten-Marta Depot, Herford (Allemagne)
FU-Garten, Freie Universität, Berlin (Allemagne)
Jardins de la Zeppelin Universität, Friedrichshafen (Allemagne)
Jardin d'école Auguststrasse, Berlin-Mitte (Allemagne)

2013

EX-ZOLLAMT, Festival «Steirischer Herbst», Graz (Autriche)
Gartenparade, Berlinische Galerie, Berlin-Mitte (Allemagne)
Sit-Down, IGA Hambourg-Wilhelmsbourg (Allemagne)
Heimat-Garten, IGA Hambourg-Wilhelmsbourg (Allemagne)
Jardin de la Diaspora, Académie du Musée juif, Berlin-Mitte (Allemagne)

2014

Jardin de Haus Kirsten & Nather, Berlin-Hansaviertel (Allemagne)

2015

Gartenkabinett «Fremd», Festival de jardin «BUGA», Landau (Allemagne)
Melanchthon-Garten, Lutherstadt-Wittenberg (Allemagne)
Le verger, Musée du Land, Mainz (Allemagne)
Stuttgärten, jardins privés, Stuttgart (Allemagne)
Garden'a, jardin privé, Berlin-Mitte

2016

Kunstpause, Triennale Emscherkunst, Dortmund (Allemagne)
IGA-Campus, Berlin-Marzahn (Allemagne)
Passage, Berlin-Biennale, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)
Hier wächst das House of One, Berlin-Mitte (Allemagne)

2017

Pflückgarten, Capitale verte européenne, Essen (Allemagne)
Archipel, Kunst-Werke, Berlin-Mitte (Allemagne)
Yitzhak Rabin Platz, Cologne (Allemagne)
Shoreline Park, Göteborg (Suède)
Hier wächst das House of One, Berlin-Mitte (Allemagne)

2018

Le jardin de l'ambassade, Festival Hors-Pistes, Centre Pompidou, Paris (France)
Forêt et cueillettes, Musée de la chasse et de la nature, Paris (France)
Garten Torstrasse, Berlin-Mitte (Allemagne)
Jardin vertical, Jobcenter, Oberhausen (Allemagne)



L'équipe en 2018

Bérengère Chauffeté, Véronique Faucheur, Ludivine Gragy, Nil Lachkareff, Marc Pouzol et Marc Vatinel sont tous passés par l'École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, y restant plusieurs années (DPLG) ou une seule (DAAD). Deux d'entre eux ont fait aussi, avant, un apprentissage à l'école Du Breuil. Cela marque les esprits, même pour les cours de dessin. Les autres ont appris le jardinage sur le tas, l'un d'entre eux avec le botaniste de renom, Jean Laborey, l'autre auprès d'un jardiniste japonais, la troisième auprès des Meister de Hambourg. Les parcours différents qu'ils ont fait avant ou pendant, que ce soit à l'École d'architecture de Paris-la-Seine, à l'Institut français d'urbanisme (IFU, Paris 8), à l'école de danse franc-comtoise Étage 3, à l'École de beaux-arts de Paris, à l'école d'arts appliqués Olivier de Serres ou à la Sorbonne façonnent la richesse des échanges quand il s'agit de créer un jardin, ou un parc, un paysage, quoi ! Cinq d'entre eux vivent à Berlin, le sixième au Havre, et les semaines passées ensemble « dehors » leur donnent l'occasion de se parler de visu régulièrement.



À l'atelier le balto, il faut sauter du tuyau d'arrosage au dessin sur calque à la découpe au cutter pour la prochaine maquette. Il faut aussi colliger, peindre (des tables ou des tableaux), raturer, recommencer, planter, déchiffrer, calculer, grimper, souder, parler allemand, anglais et français, vectoriser, coudre, semer, évaluer les distances, faire des photos et des conférences, rêver et trinquer.



le "Mille feuilles"

Foto



Bodenles...?

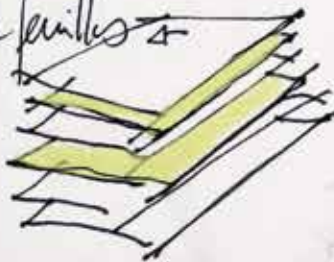
Corn.
hardcover.

Komposition.

Un contenant



Mille feuilles



Accumulation.



"Mille pages"

Couleur de la kithle ?

des mots



[des pages]

Blätter
Wasser...



Kompost

[des feuilles].

Un message
un savoir
un subtil.

Une matière.

organique et
vivante

On peut aussi lire une ligne.

△ feignole